

et même de l'Europe lui prenait beaucoup de temps; les vieux manuscrits, les inscriptions indéchiffrables l'occupaient le plus souvent; il écrivait, compulsait toute la journée. Il n'aimait pas à être dérangé; son caractère était assez irritable; il professait le plus profond mépris pour toutes les femmes en général, parce qu'il avait été, disait-on, indignement trompé dans sa jeunesse; parce que surtout, nous semble-t-il, miss Grizzy Oldbuck, sa sœur, aidée en cela par sa nièce, le gâtaient par leurs soins et leurs attentions, que rien ne pouvait décourager. Miss Grizzy regimait bien quelquefois; peut-être même avait-elle plus d'action qu'on n'aurait pu le supposer tout d'abord, quoique le laird de Monkbarns déclarât à tout propos qu'il n'y avait pas deux autres femmes au monde domptées et dressées à l'obéissance comme celles-là.

Pendant le dîner à l'auberge des Aubépines, M. Oldbuck, autorisé par son âge et sa situation, s'enquit du nom, de la qualité et des projets de son jeune compagnon de route.

Il s'appelait Lovel; son père était un gentilhomme du nord de l'Angleterre; il se rendait pour le moment à Fairport, — la petite ville située à côté de Monkbarns, — et il était décidé, si le séjour lui plaisait, à s'y arrêter quelque temps. L'antiquaire voulut savoir si son jeune ami venait à Fairport pour ses affaires ou pour son plaisir; il lui fut répondu que M. Lovel avait ce double but en vue, bien qu'il n'eût point dessein d'entrer en relations avec les négociants du port.

Le dîner, pour s'être fait attendre, ne fut point mauvais. Monkbarns n'était pas ennemi de la bonne chère : célibataire et vieux savant, il devait être quelque peu sur sa bouche; il fut bien aise d'avoir à déguster une vieille bouteille d'un vin de Bordeaux, mis de côté, dit l'hôtelier, pour